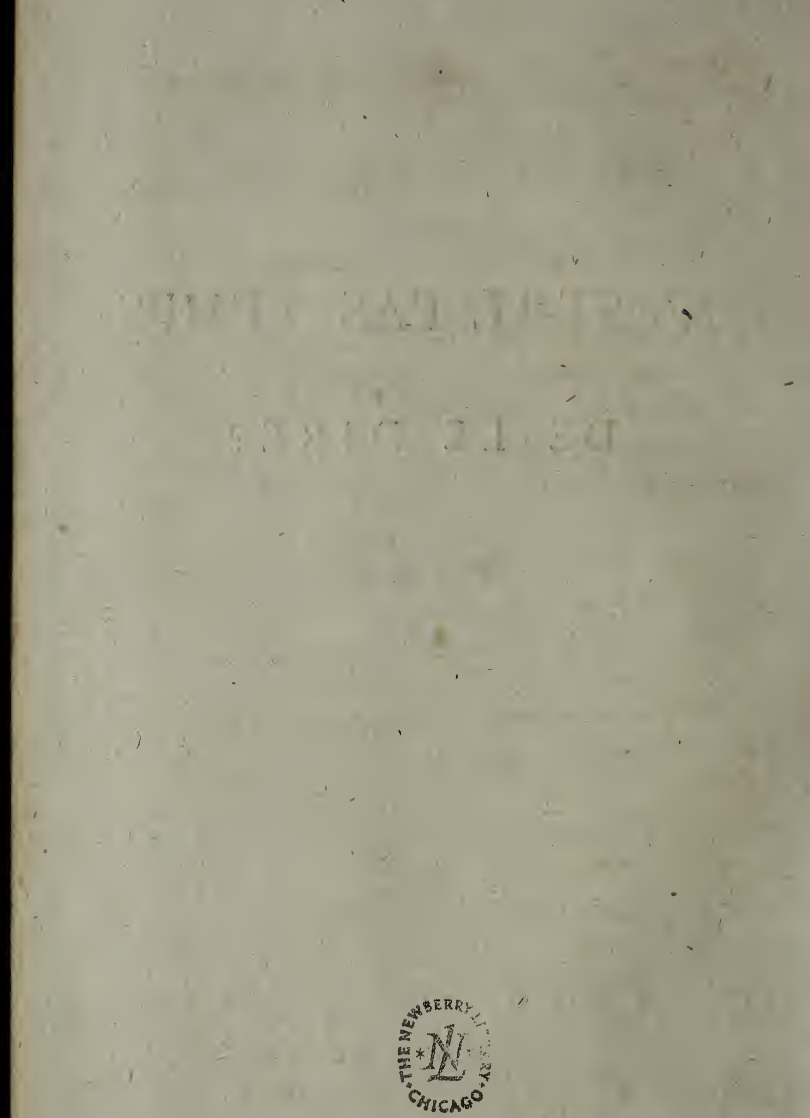
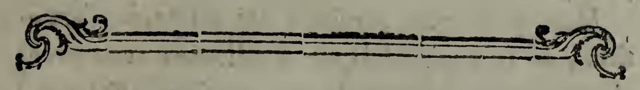
N'EST-IL PAS TEMPS DE LE DIRE?





UN CITOYEN FRANÇAIS

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Il doit être permis au dernier citoyen Français de correspondre avec vous, dignes Représentans de la Nation, parce que, dans les circonstances présentes, le rang du dernier citoyen de France n'est pas au-dessous des trônes qu'occupent les divers Monarques du monde entier. Etre libre, c'est régner : et qui jamais fut plus libre qu'un Français ? Nous ne faisons donc plus enfin qu'une famille, notre Roi est un Père, nous sommes un peuple de frères. Faut-il que cette idée produise dans les cœurs une espèce d'enthousiasme ? Pourquoi, par quelle fatalité n'y sommes-nous pas accoutumés depuis longtemps ? Ecoutez donc, Messieurs, un de ceux qui vous a commis ; il ne vous demande point la liberté de parler, il en a le droit en qualité de Citoyen ; et vous auriez tort de ne pas l'entendre.

Vos ennemis, les nôtres sont donc dissipés, Messieurs ; leur dernier effort n'a servi qu'à faire voir de plus en plus leur perfidie, leur rage : puisse-t-il les convaincre de leur impuissance !,,

Mais qu'ils sont terribles les effets de l'ambition, de la cupidité ! Que d'odieuses ressources s'offrent aux esclaves de ces passions effrénées ! ressources d'autant plus redoutables, qu'elles sont plus basses et plus criminelles, par conséquent plus ténébreuses. Des cœurs droits et généreux n'osent les prévoir : à peine croient-ils à la trahison, lors même qu'ils en sont victimes. Cependant n'en doutez point, Messieurs, vos ennemis, ceux de la nation n'ont point perdu tout espoir. Oui, ils dressent de nouvelles batteries, ils ourdissent de nouvelles trames : le crime heureux, applaudi, honoré pendant tant de siècles, pourrait-il être si vîte et si facilement dompté ? Peut-être ces nouveaux Catilina craindront-ils de traverser vos glorieux travaux : ils ont vu marcher sous les drapeaux de la liberté ceux dont ils prétendaient faire les instrumens du despotisme et de la tyrannie. Mais si, dans la Constitution que vous nous préparez, vous considérez encore comme nécessaires à l'état, des hommes que les faveurs de la Patrie n'ont rendus que plus entreprenans contre elle, ne comptez point sur la solidité de votre ouvrage. Le plan ou le projet nous en a paru magnifique : les Droits de l'Homme et du Citoyen, ceux de la Nation et du Monarque seront sûrement développés avec avantage par des hommes vraîment citoyens, qui déjà ont

donné tant de preuves de leur Patriotisme et de leur dévouement au Souverain. Mais il ne suffit pas de déclarer authentiquement ces droits imprescriptibles et sacrés ; il faut renverser les prétentions de ceux qui ont osé y porter atteinte. Si vous leur conservez l'existence politique dont ils ont fait un si criminel abus ; si vous vous contentez de les dépouiller de quelques privilèges trop manifestement contradictoires à l'équité et à la raison ; tranchons le mot, si vous n'abolissez pas pour jamais le système de la noblesse héréditaire, dans peu d'années ceux que vous aurez cru devoir ménager, ou leurs enfans regagneront par la ruse et la perfidie ce qu'ils auront été obligés de céder à la force ; et votre Constitution n'aura servi qu'à éclairer les hommes, sans les rendre meilleurs, ni plus heureux. Que dis-je, ni plus heureux ? Ils seront plus malheureux mille fois. Que sert de montrer le mal inconnu, quand on n'en offre pas le remède ? . . .

Serait-il possible que nous ne fussions pas parvenus à une assez grande maturité, pour qu'il soit temps de dire hautement que le systême de la noblesse héréditaire est absurde en lui-même, plus absurde encore dans les conséquences qu'il a entraînées après lui parmi nous ; que c'est ce systême désastreux qui a donné lieu à toutes les malversations dans les affaires publiques, à tous

les troubles dans les Provinces, à toutes les injustices dans les Tribunaux, aux scènes sanglantes et horribles dont la Capitale vient d'étre le théâtre? Oui, il est temps de parler, ou ce temps n'arrivera jamais; et s'il n'est pas temps, ô Français, votre superbe Royaume ne semblera se relever que pour étonner l'univers par une chûte plus éclatante. Plus d'une fois on a vu des malades désespérés revenir à une santé florissante par une crise heureuse; mais un vice radical conservé dans le tempéramment par la négligence, ou peut-être une funeste complaisance du médecin les a bientôt précipités dans le tombeau.

Il existera un vice radical dans votre Constitution, si par des sentimens d'indulgence ou de complaisance, vous vous portez à conserver l'hérédité de la nobleſſe. Je dis *indulgence ou complaiſance*, parce qu'il n'est sans doute personne parmi vous qui n'ait réfléchi sur un point qui importe autant à la gloire et à la prospérité de la Monarchie; et le fruit de vos réflexions ne peut être que le vœu que je vous adresse aujourd'hui avec confiance. J'ai droit de prononcer aussi affirmativement, d'après la sagesse qui jusqu'ici a présidé à vos conseils et à vos délibérations... Eh! qu'est-ce qui vous empêcherait de profiter de vos lumières? La crainte de la défection des députés nobles qui sont parmi vous?

Ou ils sont Patriotes, ou ils sont égoïstes. S'ils ne sont pas animés de l'esprit public, qu'avez-vous besoin d'eux? Ils ne feraient qu'embarrasser votre marche. S'ils sont vraîment zélés pour le succès des Etats-Généraux, loin d'opposer aucun obstacle à vos vûes, ils vous seconderont par de grands exemples. Ce serait leur faire injure que de les redouter. Pensez-vous qu'un Archevêque de Vienne, un Lally-Tollendal, un Clermont-Tonnerre, un Duc de Liancourt, un de la Fayette, et tant d'autres, vraîment nobles indépendamment de nos bisarres institutions, démentiraient, pour transmettre à leurs neveux ou descendans une noblesse usurpée, les grands sentimens qui les ont tant honorés aux yeux de la Nation? Non, non, c'est à ces hommes qu'il appartiendrait de faire la révolution que tout semble provoquer, si la France était encore assez superstitieuse pour respecter le monument le plus authentique de l'ignorance et de l'avilissement des siècles barbares.

Pour mieux voir encore l'état de la question, imaginez-vous, Messieurs, que nous formons tout-à-coup notre grande société; et que, pour la première fois, il s'agit d'organiser le corps de la Nation, de donner du ressort et de l'activité à tous les organes, et de tracer la route qui mène à la félicité publique qu'on prétend avoir

cherchée dans les siécles précédens... Elle est cependant si facile à trouver ! ... Oubliez pour ce moment-ci tout ce qui a existé dans notre Monarchie jusqu'à nos jours ; ne conservez que cette justesse d'esprit, cette droiture et cette loyauté du cœur qui vous ont guidés depuis l'ouverture de votre assemblée ; que diriez-vous si quelqu'un venait à faire la motion suivante :

Ne semble-t-il pas avantageux à la France d'établir constitutionellement, que ceux qui se distingueront par leurs vertus et de grands services rendus à la Patrie, seront séparés du reste de la Nation pour faire un ordre à part ; qu'ils posséderont les emplois les plus importans ; que leurs descendans jouiront des mêmes avantages ; que ceux-ci, partageant également la considération de leurs ancêtres, n'auront pas tous la même part dans la distribution des biens de la fortune ; qu'il sera attribué à l'aîné d'une famille noble les deux tiers de la succession de ses père et mère, aux risques de laisser périr de faim ses frères et sœurs, ou de les rendre à charge, et peut-être même dangereux à l'état ; que ces descendans seront plus nobles que leurs ancêtres, à proportion qu'ils s'éloigneront davantage de la source de leur noblesse ; qu'il ne sera pas permis à ces nobles de rendre toute espèce de services à leurs concitoyens ; que certaines professions seront réputées assez viles pour être incompatibles avec la noblesse ; que, etc. et toutes les autres absurdités que nous vénérions

d'un culte particulier, il n'y a encore que deux mois. Que diriez-vous, Messieurs, d'une pareille motion, et de celui qui oserait la faire ? Eh ! bien, c'est la motion tacite de tous ceux, nobles ou autres, qui voudraient maintenir en France le systême de la noblesse héréditaire. Consentiriez-vous jamais à dégrader et à avilir la Nation qui vous aurait donné sa confiance sous l'empire d'autant de despotes que vous consentiriez à faire de nobles ? Ce projet, s'il était présenté pour la première fois à des hommes éclairés, ne pourrait sans doute inspirer que le mépris ; que devez-vous donc penser de l'établissement de ce systême, sur-tout quand l'expérience de tant de malheurs vous en a fait voir les conséquences affreuses ?

Et, Messieurs, pour ouvrir les yeux sur les maux qui nous obsédaient, aurions-nous dû attendre les terribles catastrophes dont vous venez d'être témoins ? Que de malheurs moins éclatans, parce qu'ils sont en quelque sorte plus épars, et que l'on ne doit qu'à la noblesse héréditaire ? Regarderez-vous comme de légers inconvéniens le mépris des Droits de l'Homme et du Citoyen, Droits sacrés, que nos préjugés ont mis au-dessous de conventions puériles & arbitraires ; l'avilissement de ceux qui ne sont pas de la classe des nobles, avilissement qui empêche le germe des talens et des grandes vertus de se développer dans des

hommes à qui la basse adulation semble ouvrir un chemin plus court et plus facile à la fortune ; la disproportion plus que révoltante dans les moyens de subsistance, disproportion d'où résulte, pour un très-petit nombre, en comparaison de la nation entière, toutes les facilités de vivre dans le libertinage et la débauche, de commettre impunément tous les crimes, et pour des milliers de malheureux, l'impossibilité de passer sur la terre le nombre de jours que le Créateur leur avait destinés : ou s'ils fournissent leur carrière, de combien de larmes ils arrosent le pain qu'ils mangent ! Injustes que nous sommes ! et nous croyons être bienfaisans quand nous leur donnons le superflu de nos fantaisies ! ... Oui, Messieurs, parce que la noblesse a été héréditaire en France, l'ordre de la Providence a été dérangé, les plus heureux ont presque toujours été les moins dignes de l'être ; et la vertu et tous les dons du Ciel les plus précieux, les plus magnifiques, le génie, les talens, ont toujours été éclypsés par un habit doré, par un vain étalage de noms & de tîtres.

Aveugle multitude, comment avez-vous pu vous en laisser imposer par des décorations moins magiques que celles de l'opéra ? Quels noms et quels tîtres plus beaux que ceux d'Homme & de Citoyen ! .... Homme et Citoyen ! vous les porterez désormais ces noms si chers, ô vous qui,

supérieurs aux préjugés, méprisâtes toujours l'éclat d'une grandeur empruntée, et ne cherchâtes à être grands qu'en vous rendant plus utiles à l'Humanité et à la Patrie : oui, ils vous seront décernés ces noms sublimes, digne prix de vos vertus et de vos travaux : désormais les seuls nobles que nous reconnaîtrons parmi nous seront ceux qui se montreront vraîment Hommes et Citoyens. Toutes les professions qui auront un genre d'utilité publique seront honorables; nous brûlerons et les parchemins qui tiennent lieu de grandeur d'ame, & ces livres prétendus érudits et savans, qui ont consacré les inepties dont nous avons été si long-temps les esclaves et les dupes. Il sera glorieux d'être Français, parce que qui dira un Français, dira un Homme, un Citoyen.

Je n'ai point prétendu vous éclairer, dignes Représentans du peuple. Mais je sais qu'avec beaucoup de zèle et de lumières on néglige quelquefois les idées les plus simples. C'est à ces idées de la belle nature que j'ai cru devoir vous rappeler, parce que voici le moment de nous en rapprocher ou jamais. N'embrouillons point notre Constitution de certains ressorts compliqués qui s'usent et s'embarrassent les uns les autres, et dont la complication réduit l'ouvrier le plus intelligent au désespoir de jamais rien comprendre dans la machine, quand elle vient à se délabrer,

Je ne vous expose point, Messieurs, mes idées particulières ; ainsi pensent tous vos commettans. C'est une voix unanime : abolissons parmi nous le systême de la noblesse héréditaire. Voyez tous les cahiers de charges ; il en est fort peu qui ne tendent indirectement à ce but essentiel. Ah ! si les assemblées des Bailliages avaient eu le courage de quelques particuliers, que ce vœu eût été exprimé d'une manière énergique ! Mais on croyait alors qu'il n'étoit pas encore temps de parler.... Qu'avons-nous à regretter au reste de n'avoir pas parlé ouvertement ? Vous connaissez nos intentions, celles de toute la France, & nous connaissons votre patriotisme. Il éclatera plus que jamais encore par le grand coup que vous allez frapper. Quelle gloire pour vous, Messieurs, de corriger en si peu de temps le vice de tant de siècles !

Note de l'Éditeur.

Peu d'ouvrages ont traité de la noblesse héréditaire. Il en est un qui, outre une foule de vérités peu communes, quoiqu'elles ſoient toutes à la portée du plus simple et du plus ignorant, renferme tout ce qu'on peut dire sur ce sujet important. C'est le *Cathéchisme National* : je crois rendre un service au public, en recommandant à tous les bons citoyens la lecture de cet excellent ouvrage.